

PATRICK

S
E
N
É
C
A
L

SUR LE SEUIL



ALIRE

Extrait de la publication

À PROPOS DE *SUR LE SEUIL*...

2007 — PRIX MASTERTON

Meilleur roman de fantastique francophone

« PATRICK SENÉCAL CONCOCTE DE MAIN
DE MAÎTRE UN SUSPENSE INSOUTENABLE
DANS LEQUEL LA TERREUR ET LA PSYCHOLOGIE
FONT BON MÉNAGE. TOUT CELA
DANS UNE LANGUE TRÈS BIEN ÉCRITE. »

Le Soleil

« *SUR LE SEUIL* [...] EST UN THRILLER PALPITANT
AUX ACCENTS D'HORREUR ET
DE FANTASTIQUE REDOUTABLES. »

Le Journal de Montréal

« IL N'Y A PAS DE DOUTE QU'AVEC *SUR LE SEUIL*,
PATRICK SENÉCAL SE TAILLE UNE PLACE DE CHOIX
DANS LA LITTÉRATURE FANTASTIQUE. LE THRILLER
D'HORREUR AUSSI BIEN MAÎTRISÉ NE SE VOIT QUE
DANS QUELQUES PLUMES ÉTRANGÈRES. »

Le Nouvelliste

« AVEC *SUR LE SEUIL*,
PATRICK SENÉCAL S'AFFIRME
COMME LE MAÎTRE DE L'HORREUR [...]
TOUT S'ENCHAÎNE DANS UN CRESCENDO
FANTASTIQUE AVEC UNE IMPLACABLE CONTINUITÉ
ET UNE ACCÉLÉRATION DANS L'ANGOISSE. »

La Tribune

« C'EST TRÈS BIEN MENÉ.
CA NE DOIT RIEN À STEPHEN KING.
ET ÇA N'A RIEN D'INFÉRIEUR, TANT QU'À MOI,
À STEPHEN KING. »

SRC – Indicatif Présent

« PATRICK SENÉCAL ÉCRIT DE FAÇON EFFICACE.
L'ACTION, LE RYTHME, LA *PRISE DE POSSESSION*
DU LECTEUR LUI IMPORTENT PLUS
QUE LES EFFETS DE MANCHE.
TANT MIEUX POUR NOUS. »

Nuit Blanche

« [...] LE JEUNE ROMANCIER A
DE TOUTE ÉVIDENCE FAIT SES CLASSES
EN MATIÈRE DE ROMANS D'HORREUR.
NON SEULEMENT IL CONNAÎT LE GENRE
COMME LE FOND DE SA POCHE, MAIS IL EN MAÎTRISE
PARFAITEMENT LES POWDRES ET LES FUMÉES. »

Ici Montréal

« UN SUSPENSE DIABOLIQUEMENT EFFICACE.
ON NE S'ÉTONNERA PAS D'APPRENDRE
QU'UN PROJET D'ADAPTATION
CINÉMATOGRAPHIQUE EST DANS L'AIR... »

Elle Québec

« [...] UN LIVRE ACHEVÉ, RIGOREUSEMENT ÉCRIT
ET, MA FOI, PLUTÔT TERRIFIANT. »

Voir – Québec

« UNE PETITE HISTOIRE DÉLICIEUSEMENT ATROCE. »

***L'Année de la science-fiction
et du fantastique 1998***

« DANS LE REGISTRE RECHERCHÉ ET AVOUÉ,
CELUI D'UN SUSPENSE FANTASTIQUE EFFICACE
À L'AMÉRICAIN, JE NE ME SOUVIENS PAS D'AVOIR LU
MIEUX SOUS LA PLUME D'UN ÉCRIVAIN QUÉBÉCOIS.
ON EN VEUT D'AUTRES ! »

Solaris

« UN EXCELLENT DIVERTISSEMENT »

Impact Campus

« UN ROMAN À LIRE ABSOLUMENT,
SOUS PEINE DE PASSER À CÔTÉ
D'UN BOUQUIN VRAIMENT GÉNIAL ! »

Proxima

« L'AUTEUR NE MÉNAGE PAS LES CŒURS SENSIBLES :
LES ÉMOTIONS FORTES ABONDENT
ET LA VIOLENCE EST À SON PAROXYSMES. »

Filles d'aujourd'hui

« AVEC *SUR LE SEUIL*, PATRICK SENÉCAL RÉUSSIT
LÀ OÙ BIEN DES AUTEURS D'HORREUR,
DE NOS JOURS, ÉCHOUENT.
IL MAINTIENNE LE LECTEUR DANS UN ÉTAT
PROCHE DE LA TRANSE. »

Voir – Montréal

« UN AUTEUR BIEN DE CHEZ NOUS
QUI N'A RIEN À ENVIER AUX STEPHEN KING
ET AUTRES ÉCRIVAINS DU GENRE ! »

SRC - Ce soir en couleurs

« QUELLE FORMIDABLE DÉCOUVERTE !
L'UNIVERS DE PATRICK SENÉCAL EST
TOUT SIMPLEMENT TERRIFIANT,
POUR NOTRE PLUS GRAND PLAISIR !
FRISSONS GARANTIS ET BEAUCOUP DE PLAISIR
À LIRE CET AUTEUR DE GRAND TALENT ! »

CHEY – Rock détente

SUR LE SEUIL

DU MÊME AUTEUR

5150 rue des Ormes. Roman.

Laval, Guy Saint-Jean Éditeur, 1994. (épuisé)

Beauport, Alire, Romans 045, 2001.

Lévis, Alire, GF, 2009.

Le Passager. Roman.

Laval, Guy Saint-Jean Éditeur, 1995. (épuisé)

Lévis, Alire, Romans 066, 2003.

Sur le seuil. Roman.

Beauport, Alire, Romans 015, 1998.

Lévis, Alire, GF, 2003.

Aliss. Roman.

Beauport, Alire, Romans 039, 2000.

Les Sept Jours du talion. Roman.

Lévis, Alire, Romans 059, 2002.

Oniria. Roman.

Lévis, Alire, Romans 076, 2004.

Le Vide. Roman.

Lévis, Alire, GF, 2007.

Le Vide 1. Vivre au Max

Le Vide 2. Flambeaux

Lévis, Alire, Romans 109-110, 2008.

Hell.com. Roman.

Lévis, Alire, GF, 2009.

SUR LE SEUIL

PATRICK SENÉCAL



Illustration de couverture
JACQUES LAMONTAGNE

Photographie
KARINE PATRY

Diffusion et distribution pour le Canada et les États-Unis
Messageries ADP

2315, rue de la Province, Longueuil (Québec) Canada J4G 1G4
Tél.: 450-640-1237 Télécopieur: 450-674-6237

Pour toute information supplémentaire
LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1
Tél.: 418-835-4441 Fax: 418-838-4443
Courriel : info@alire.com
Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Livre du Canada (FLC) pour leurs activités d'édition. Nous remercions également le gouvernement du Canada de son soutien financier pour nos activités de traduction dans le cadre du Programme national de traduction pour l'édition du livre.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

1^{er} dépôt légal: 2^e trimestre 1998
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 1998 ÉDITIONS ALIRE INC. & PATRICK SENÉCAL

50^e MILLE

*À Julie,
petite sœur, grande amie*

TABLE DES MATIÈRES

<i>D'abord la nuit</i>	1
Première partie: LE CAS ROY	3
Chapitre 1	5
Chapitre 2	41
Chapitre 3	67
Chapitre 4	83
<i>L'église se dresse</i>	111
Chapitre 5	113
Chapitre 6	129
Chapitre 7	137
Chapitre 8	157
Chapitre 9	173
Deuxième partie: LES DEUX PORTES	189
<i>Tu t'approches</i>	191
Chapitre 10	193
Chapitre 11	205
Chapitre 12	255
<i>Tu te tiens immobile</i>	273
Chapitre 13	275
Chapitre 14	291
Chapitre 15	311
Chapitre 16	317
Chapitre 17	335
Troisième partie: CEUX QUI ONT VU	347
Chapitre 18	349
Chapitre 19	393
Chapitre 20	413
<i>Après</i>	425

D'abord la nuit.

Tu commences à distinguer des formes. Des nuages, des ombres. La lune, pleine et jaune, distille un éclairage blafard. Devant toi se dresse une masse sombre, imposante.

Une église.

Tu te mets en marche vers elle. Plus tu t'approches, mieux tu la distingues. C'est une vieille église, somme toute assez simple. Elle est faite de pierres grises, et le clocher est haut, très haut ; il se perd dans les nuages qui s'épaississent au-dessus de ce lieu sacré.

Non, ce n'est pas ça ; ce ne sont pas les nuages qui s'épaississent. Tu comprends qu'il y a un brouillard autour de l'église, un brouillard noir, plus noir que cette nuit malsaine. Tu ressens quelque chose d'extrêmement bizarre, de pas très agréable. Ce n'est pas vraiment de la peur, mais une sorte de lourdeur angoissante.

Tu sais que tu ne devrais pas aller dans cette église, tu le sais très bien. Mais tu te dis la même chose chaque fois, et chaque fois tu continues de t'approcher.

Tu arrives devant la double porte de l'entrée et tu t'arrêtes.

C'est presque le silence. Une rumeur plane dans l'air empli de brouillard. Une rumeur inquiétante, un amalgame de pleurs, de cris, de plaintes et de gémissements.

Tu ne veux pas entrer. Ton malaise s'intensifie. Tu sais qu'il y a quelque chose de malsain dans cette église, dans ce brouillard. Tu sais qu'en ce moment se manifeste le plus terrible, le plus vieux et le plus secret des sentiments humains.

Tu sens le Mal.

PREMIÈRE PARTIE

LE CAS ROY

CHAPITRE 1

On pouvait maintenant affirmer avec certitude qu'il avait tué onze enfants.

C'est ce qu'on disait à la radio, ce matin-là. L'avant-veille, c'était neuf, mais deux de plus étaient morts à l'hôpital depuis. Un petit garçon et une petite fille, tous deux de huit ans. De fait, les onze victimes avaient le même âge parce qu'elles faisaient toutes partie du même camp de jour. Ils étaient vingt et un enfants sur le trottoir de la rue Sherbrooke, sous l'œil pourtant protecteur de leurs deux moniteurs, lorsque le policier était arrivé.

C'est cette image du policier qui s'impose cruellement à mon esprit révolté. Car c'est bien cela qui est le plus terrible : il ne s'agissait pas d'un banal quidam, mais d'un agent de police. Un protecteur de la population. Celui qui aurait dû intervenir pour *empêcher* la tuerie... Je m'imagine le policier sortant de sa voiture, regardant les joyeux bouts d'chou se mettre en rang devant l'entrée du jardin botanique... Quelques-uns d'entre eux lui ont sûrement même envoyé la main.

Puis, les coups de feu.

Les témoins (il y en avait plusieurs, l'intersection Pie-IX et Sherbrooke n'est pas vraiment un coin désert) ont dû chercher longtemps d'où provenaient les détonations. Ils voyaient bien un policier qui

braquait son arme, mais ils devaient croire que lui aussi cherchait le tireur fou.

Finalement, quand ils ont vu les enfants tomber, un à un, quand ils ont constaté que le policier ne bougeait pas et qu'il braquait justement son revolver vers ces enfants qui fuyaient en tout sens... alors oui, là, ils ont sûrement compris. Ils ont compris l'inadmissible.

Enfin... C'est là une façon de parler. On ne peut pas vraiment comprendre ce genre de choses. Et tandis que je roule dans ma voiture, ce mardi 13 mai 1996, en écoutant cette terrible histoire qu'on raconte pour la énième fois à la radio, je suis tenté de me reposer la question classique : qu'est-ce qui pousse des gens à accomplir de tels actes ?

Mais je repousse cette question. En près de vingt-cinq ans de psychiatrie, je n'ai jamais trouvé de réponse, même après avoir travaillé sur certains cas ignobles, dont cet homme qui démembrait ses victimes avant de les violer, ou encore cette femme qu'on avait trouvée chez elle en train de manger calmement ses enfants ; même après avoir étudié de très près de tels individus, je n'ai pas avancé d'un pas. Les gens appellent ces cas des « monstres ». En tant que psy, je ne peux pas les cataloguer ainsi. Mais ce n'est pas l'envie qui m'en manque...

Le plus déroutant est que ces « dangereux » (appelons-les ainsi...) ont souvent l'air de tout, sauf de monstres. Je serais prêt à gager beaucoup que cet Archambeault (c'est le nom du policier fou, un patronyme tellement banal...) menait une petite vie bien tranquille, qu'il accomplissait son travail depuis plusieurs années avec un sens exemplaire de la discipline. On a même dit qu'il est père de deux enfants et que sa femme, en ce moment, devient elle-même complètement dingue à essayer de comprendre ce qui a bien pu se passer dans la tête de son mari. D'ailleurs, dans les jours qui vont suivre, les journaux ne manqueront pas de nous

donner ce genre de détails. On va nous demander ce que nous en pensons, nous, les psy. Et nous arriverons à la conclusion suivante : psychose. Du jour au lendemain. Comme ça. La veille, il aimait ses deux enfants. Le lendemain, il en a tué onze, en pleine rue. C'est parfaitement possible. On va sûrement découvrir qu'il avait des problèmes, financiers, amoureux ou autres... Mais est-ce suffisant ? Est-ce que cela explique l'horreur du geste ? Bien sûr que non.

C'est pour cette raison que j'ai quitté l'Institut Léo, il y a quatre ans, et demandé à être muté. Je ne pouvais plus côtoyer les « dangereux ». Bien sûr, il n'y a pas que ce genre de cas à Léo, mais il y en a beaucoup. Et après l'histoire de Jocelyn Boisvert, je ne pouvais plus rester là-bas. J'ai cinquante-deux ans et je veux terminer ma carrière dans le calme. Ici, à l'hôpital Sainte-Croix, c'est mieux. Mes petits schizophrènes et mes gentils PMD (maniaco-dépressifs) sont plus rassurants. Quand ils ont des problèmes, on les garde quelques jours ou quelques semaines, on les gave de médicaments, on les contrôle, et quand ils vont mieux, ils retournent chez eux ou dans leur famille d'accueil. Ils peuvent ainsi fonctionner des mois avant de revenir nous voir. On ne les comprend pas plus, on ne les guérira jamais vraiment, mais au moins ils sont inoffensifs, ou à peu près.

Cela ne m'empêche toutefois pas d'être blasé. Non pas des horreurs de notre monde (jamais l'horreur ne me blasera), ni de la folie humaine, mais de mon travail. J'en ai assez de cette course que je suis condamné à perdre, patient après patient. Si au début j'y voyais un défi, c'est devenu de la frustration, puis de la colère, et finalement, depuis quelques années, de la déprime. Le fait de travailler maintenant avec des cas plus doux ne me satisfait pas davantage. C'est peut-être moins pénible, mais l'échec est toujours là. Réussir à calmer un schizophrène en crise et le renvoyer dans la rue

avec une prescription plus forte n'est pas pour moi un signe de succès. Et dans trois ans, quand je prendrai ma retraite, j'en saurai à peine plus sur l'être humain que lorsque je suis entré à l'université il y a de cela un siècle. Ce constat a suffi pour que je perde tout intérêt à mon travail, et ce, depuis plusieurs années déjà, bien avant de quitter Léo.

Aussi triste que soit cette désillusion, elle est néanmoins rassurante. Car même si je suis blasé, même si je ne crois plus à ce que je fais, j'ai au moins arrêté de me poser des questions.

Je sais que ce que je dis est terrible. Un bon psychiatre n'a pas le droit de penser ainsi, j'en suis conscient. Mais justement, je ne me sens plus un bon psychiatre. Ni même un psychiatre tout court !

Je me préparais donc à terminer ma carrière dans la certitude de l'échec lorsque, ce matin-là, Thomas Roy est apparu dans ma vie.

Et il a tout bouleversé. Non pas qu'il m'ait redonné espoir en la psychiatrie. C'est beaucoup plus complexe que cela.

Thomas Roy m'a obligé à me tenir sur le seuil.



Je sors de l'ascenseur et me dirige vers l'aile psychiatrique en songeant sans enthousiasme aux patients que je dois voir aujourd'hui. À la réception, juste avant la porte d'accès à l'aile, Jeanne Marcoux pique un brin de jasette avec la réceptionniste, un café à la main, pétillante malgré ses yeux encore gonflés de sommeil. C'est le seul matin de la semaine où nous travaillons en même temps à l'hôpital, et tous les mardis, elle m'attend (elle arrive toujours avant moi) pour que nous commençons notre journée ensemble.

— Le docteur Marcoux vous embête encore, Jacqueline ?

— Pas du tout, docteur Lacasse. Elle m'expliquait les joies de la maternité, et j'avoue que ça me donne des idées.

Je regarde, moqueur, le ventre gonflé de Jeanne.

— Il n'y a rien de plus embêtant qu'une future maman, non ?

Jeanne me lance un regard entendu, souriante.

— Dans moins de deux mois, j'embêterai plus personne avec ça, promis !

Nous nous donnons une poignée de main tous les deux. Quand nous sommes à l'extérieur, nous nous embrassons sur les joues, mais entre les murs de cette noble institution, il y a une éthique à laquelle il ne faut pas déroger. C'est plutôt embêtant, car Jeanne Marcoux est plus qu'une collègue ; c'est une amie. Nous travaillons ensemble depuis un an et, malgré notre différence d'âge (elle a trente et un ans), nous nous sommes rapidement liés d'amitié, sans aucune arrière-pensée. Jeanne a encore le zèle et l'ardeur de la débutante : elle croit pouvoir sauver le monde, comme dans les films. Ce n'est certainement pas moi qui vais la désillusionner. Elle le sera bien assez vite. Et puis, son ardeur fait tellement plaisir à voir...

Nous nous tournons vers la porte sur laquelle est inscrit SECTION DE PSYCHIATRIE. PERSONNEL AUTORISÉ SEULEMENT.

— Grosse matinée ? me demande-t-elle.

— J'en ai sept à voir ce matin. Il paraît que Simoneau a passé une mauvaise semaine. Il aurait encore harcelé les infirmières avec ses histoires d'agents secrets qui le cherchent.

Nous entrons et nous nous retrouvons dans ce décor désormais banal : l'aile, en son centre, est constituée d'une vaste pièce ronde que nous appelons entre nous le Noyau. Personnellement, j'ai toujours trouvé que l'aile ressemble davantage à une pieuvre, avec ses quatre corridors qui se dispersent en étoile. Trois de

ces tentacules renferment les quarante lits disponibles tandis que dans le quatrième sont situés la cafétéria, la salle de repos, l'atelier d'ergo et l'infirmierie. Le point convergent de ces corridors-tentacules, qui est le bureau de notre infirmière-chef, ferait même une très belle tête de pieuvre. Mais mon sens de la métaphore n'a pas vraiment plu aux employés et ils ont vite rejeté mon allégorie. Nous traversons donc le « Noyau », Jeanne et moi, lorsque j'aperçois Simone Chagnon, l'une de nos patientes, une PMD qui nous visite régulièrement depuis une dizaine d'années.

— Bonjour, madame Chagnon, fait Jeanne. Vous allez bien ce matin ?

Madame Chagnon est la patiente de Louis Levasseur, le troisième psychiatre du département (que je ne vois à peu près jamais, puisqu'il est ici le lundi et le mercredi), mais elle sait qui nous sommes, Jeanne et moi. Les patients qui reviennent souvent finissent par tous nous connaître. C'est le cas de madame Chagnon. Elle hoche la tête mollement, avec un petit sourire.

— Boaf... Boaf...

Elle est dans la quarantaine avancée. Ses cheveux grisonnants sont attachés en chignon et sa robe trop grande pour elle semble lourde sur ses maigres épaules. Son sourire disparaît, puis réapparaît, puis disparaît de nouveau.

— En tout cas, vous avez l'air mieux que la semaine passée, ajoute Jeanne.

— Boaf... Boaf...

Elle ne répète que cela, ce qui prouve qu'elle est plutôt calme en ce moment. La semaine dernière, elle était en pleine crise. Les médicaments paraissent l'avoir proprement assommée. Même son regard, normalement vif et quelque peu inquiétant, erre dans le vague.

— M'en vais déjeuner, ajoute-t-elle d'une voix molle.

Et elle s'éloigne vers la cafétéria. Jeanne se penche vers moi.

— Elle a l'air pas trop mal. Louis va sûrement la laisser sortir la semaine prochaine...

« ... et elle va revenir dans six mois », me dis-je mentalement.

— Docteur Lacasse, docteur Marcoux...

C'est Nicole, l'infirmière-chef, qui marche vers nous. Toujours douce, toujours gentille, toujours souriante. Elle nous annonce une nouvelle peu réjouissante.

— On a un nouveau qui a été admis cette nuit.

— Un nouveau ?

— Oui... Il n'a jamais été hospitalisé en psy. Il est arrivé à l'urgence vers quatre heures du matin, dans la nuit de dimanche à lundi... On l'a gardé en observation pendant vingt-quatre heures, et cette nuit, le psy de l'urgence a appelé pour savoir si on avait un lit de libre. Il en restait quelques-uns, alors on l'a monté à cinq heures ce matin. Voilà.

Et elle tend un dossier vers nous, avec un sourire vaguement amusé. Je la regarde d'un air sombre. Elle s'amuse parce qu'elle voit venir le classique combat entre Jeanne et moi. Un combat non pas pour déterminer qui va s'occuper de ce nouveau cas, mais pour savoir qui ne s'en occupera pas.

Ma collègue et moi nous regardons, embêtés. Jeanne a beau être zélée, elle n'est pas masochiste. Elle finit par me sourire en me demandant d'un air faussement naïf :

— T'as pas un *caseload* plutôt allégé, ces temps-ci ?

— Tu veux rire de moi ou quoi ?

Elle ricane en haussant les épaules. Je soupire en contemplant mes pieds, puis reviens à Nicole. Elle tend toujours le dossier vers nous et son sourire de plus en plus radieux montre qu'elle apprécie le spectacle.

— Ça vous fait rire, vous !

— Oh, à peine, ment-elle sans scrupules.

Jeanne me montre son ventre d'un air tragique.

— Je vais prendre mon congé de maternité dans six semaines, Paul !

— La bonne raison !

— Mais attendez de savoir de qui il s'agit, ajoute soudain Nicole.

Nous nous tournons vers elle, vaguement intrigués. Il faut dire qu'il est de plus en plus difficile d'exciter notre curiosité vis-à-vis d'un cas ; quand il s'agit de quelqu'un de connu, ça nous allume un tantinet.

— Une personnalité ? demandé-je.

— Et comment ! Croyez-le ou non, c'est Thomas Roy.

— Thomas Roy ? s'écrie Jeanne. L'écrivain ?

Je fais une petite moue impressionnée. Évidemment, je connais aussi Thomas Roy, l'écrivain le plus célèbre que le Québec ait jamais enfanté, reconnu internationalement et traduit dans une dizaine de langues. Hollywood a même produit quelques films à partir de ses romans. Un cas unique dans notre littérature nationale.

— Lui-même, répond Nicole.

J'entends alors ma jeune collègue pousser cette remarque quelque peu déplacée :

— Voyons donc, ça se peut pas !

Je dis « déplacée » parce qu'un psychiatre n'a pas l'habitude de s'étonner à ce point devant un nouveau cas. Il y a quelques années, je me rappelle qu'on avait annoncé à Claude Letarte, un confrère de l'époque, qu'il allait devoir s'occuper du cas d'un politicien très connu (dont je tairai le nom) qui venait d'avoir une crise schizoïde. Letarte avait haussé légèrement les sourcils et avait commenté d'une voix sobre : « Vraiment ? Qui aurait cru... », puis s'était calmement dirigé vers la chambre dudit patient. Une attitude parfaite : calme, posée... bref, professionnelle. La réaction de Jeanne (qui, à mon sens, agit toujours en professionnelle) me paraît donc excessive et peu objective.

Je la considère avec étonnement, mais elle fixe toujours Nicole avec le même air incrédule et demande :

— Vous êtes bien sûre qu'il s'agit de lui ?

— Absolument, répond l'infirmière-chef, elle-même un peu surprise de la réaction du médecin.

Jeanne passe une main dans ses cheveux courts, déconcertée. On lui aurait appris que son amoureux est un ancien curé défroqué qu'elle n'aurait pas réagi autrement.

— Ah ben, ça ! J'en reviens pas !

Je suis sur le point de l'interroger sur les raisons de son ébahissement lorsqu'elle se tourne vers moi et me supplie presque :

— Paul, tu permets que je m'occupe du cas ?

C'est à mon tour d'être parfaitement ahuri, puis je ricane :

— Je t'en prie, Jeanne, si tu y tiens !

Je suis bien content de m'en tirer si facilement. Jeanne prend donc le dossier des mains de Nicole et se met à le feuilleter rapidement. Elle fronce les sourcils.

— Il n'a pas signé l'admission d'hospitalisation ?

— Non. Il est en état de catatonie. Et même s'il l'avait voulu, il aurait été incapable de signer quoi que ce soit.

— Pourquoi ça ? demande Jeanne sans quitter le rapport des yeux.

Nicole s'éclaircit la voix avant de répondre.

— Il n'a plus de doigts.

Jeanne lève un regard perplexe vers l'infirmière-chef.

— Pardon ?

J'avoue que la remarque m'intrigue aussi et j'observe Nicole avec intérêt. Celle-ci se gratte l'oreille et précise :

— Il a les dix doigts coupés.



Le rapport comporte une bonne dose de mystère. J'en connais le contenu parce que Jeanne a absolument tenu

à ce que j'en prenne connaissance. « Il faut que tu lises ça ! », m'a-t-elle dit en me tendant le dossier.

Thomas Roy habite un condo luxueux d'Outremont, au troisième étage d'un immeuble de la rue Hutchison. Dans la nuit de dimanche à lundi, les autres habitants de l'immeuble ont entendu des bruits terribles provenant de chez l'écrivain, comme si on s'y battait. Puis, il y a eu un vacarme de verre brisé, et plus rien. Un locataire a appelé la police. Deux agents sont arrivés sur place et ont défoncé la porte de Roy.

— Pourquoi ont-ils défoncé ? dis-je. Ils n'avaient pas de mandat...

Jeanne hausse les épaules et poursuit la lecture du rapport. À l'intérieur, les policiers ont découvert Roy qui gisait en travers de la fenêtre. La moitié inférieure de son corps était encore à l'intérieur, et l'autre moitié disparaissait à l'extérieur, pendant dans le vide.

— Ça doit être pour ça que la police a défoncé, explique ma collègue. Dans la rue, ils ont sûrement vu le corps qui pendait par la fenêtre.

On a dégagé Roy de sa position précaire : quelques centimètres de plus, et il basculait trois étages plus bas. En fracassant la vitre, il a subi plusieurs coupures, mais rien de sérieux. Quant à ses doigts, la fenêtre n'y est pour rien : on les aurait retrouvés sur son vaste bureau de travail, juste à côté d'un massicot (ce genre d'instrument muni d'un plateau et d'une longue lame qui sert à couper une cinquantaine de feuilles à la fois).

Il n'y avait personne d'autre dans l'appartement et l'ordinateur de l'écrivain était allumé. On a amené Roy à l'urgence de Sainte-Croix, il avait déjà perdu beaucoup de sang par ses doigts coupés. On a soigné ses blessures. Il a repris conscience peu après, mais il est demeuré dans un mutisme total. On l'a maintenu en observation vingt-quatre heures. Comme il est célibataire et sans enfants, on a appelé chez son agent, qui était absent. On a laissé un message chez lui.

Durant tout ce temps, Roy n'aurait eu aucune réaction, ni aux interventions des médecins, ni aux questions du psy de l'urgence, à rien. Quand on le mettait debout, il restait immobile, sans bouger. Catatonie. Une roche aurait été plus coopérative. Ce matin, à cinq heures, on l'a monté en psy.

— Tu te rends compte, Paul ! me dit Jeanne discrètement en reprenant le dossier. C'est fou, cette histoire ! Thomas Roy ! C'est une vedette au même titre qu'un acteur ou un chanteur ! On le voyait à toutes les émissions de télé, à tous les grands événements, partout !

Nous sommes au salon du personnel qui, à cette heure, est heureusement désert. Nous pouvons donc discuter de Roy sans problème.

— Je ne suis pas particulièrement sa carrière, mais il me semble qu'il a disparu de la circulation depuis un moment, non ?

Jeanne fait un signe affirmatif, les yeux brillants d'excitation.

— Absolument ! Depuis environ six mois, plus d'interviews, plus d'apparitions sur la scène publique, plus aucune publication... Médiatiquement parlant, il avait disparu. Les journalistes savaient bien où il habitait, mais il ne recevait plus personne et ne retournait pas ses appels. Lui qui avait toujours aimé le vedettariat ! Ça intriguait les gens, tu comprends...

Je la regarde, impressionné.

— Comment ça se fait que tu sais tout ça, Jeanne ?

Elle a un petit rire, à la fois amusé et gêné.

— T'as pas encore compris que je suis une fan de Roy ? Une grande fan ?

J'y avais effectivement pensé.

— Il écrit des romans d'horreur, non ? Tu aimes ce genre de littérature ?

— Et comment !

Et elle continue, toujours avec passion :

— Pas plus tard que la semaine dernière, un journal titrait : *Pourquoi Thomas Roy boude-t-il son public*

depuis six mois ? Et voilà qu'on le retrouve à travers la fenêtre de son appartement, les dix doigts coupés, catatonique !

Elle lève les bras et les laisse retomber en soupirant.

— Ça me dépasse.

— Oui, j'ai cru le remarquer... Même que tu le montres un peu trop...

Manifestement, elle n'a pas saisi mon allusion, car elle poursuit :

— Écoute, il est à la chambre neuf, je vais le voir tout de suite... Tu viens ?

— Non. J'ai mes propres malades à visiter.

— Voyons, Paul, viens le voir deux minutes ! Une célébrité comme ça chez nous, c'est rare, non ?

Elle n'a pas tort. Ce soir, je suis sûr que j'épaterai Hélène si je lui annonce que j'ai vu Thomas Roy aujourd'hui. Un peu d'émotion forte, à la maison, ferait changement...

— Oui... Oui, pourquoi pas... Deux minutes, alors...

Nous nous engageons dans le couloir numéro un et marchons vers la chambre neuf. En route, nous croisons monsieur Lavigueur, un de nos schizophrènes réguliers. Je lui dis bonjour, mais Jeanne le regarde à peine, elle qui pourtant salue toujours les patients. Heureusement, monsieur Lavigueur ne semble pas trop conscient lui-même de ce qui l'entoure...

À la porte neuf, Jeanne hésite, puis frappe deux petits coups. Aucune réponse.

— Il est en catatonie, je lui rappelle.

— On sait jamais.

Elle hésite de nouveau, se ronge un ongle. On dirait un jeune évêque qui se prépare à rencontrer le Pape. Son attitude de *groupie* commence à m'agacer. Enfin, elle ouvre et nous entrons.

La chambre neuf est comme les trente-neuf autres chambres de l'étage : une petite table, deux chaises, quelques étagères et un lit simple. Les murs sont bleu

pâle. Thomas Roy est assis sur le lit. Il est habillé d'un T-shirt blanc et noir et d'un blue-jeans. La première chose que je vois, ce sont ses deux bras, posés sur ses cuisses. Ses mains disparaissent sous des pansements, mais je constate qu'elles sont effectivement coupées de moitié. Plus de doigts.

Enfin, j'observe le visage de l'individu. Bien sûr, je l'ai vu plusieurs fois à la télé ou sur des affiches de librairies, mais voir une vedette en personne, c'est toujours découvrir une image différente de celle que projettent habituellement les médias. Premièrement, il a l'air plus vieux que sur ses photos. Je lui donne quarante-cinq ans, mais en fouillant dans ma mémoire, je crois qu'il est à la fin de la trentaine. Ses cheveux sont de plus en plus gris. Son visage plutôt long est fait tout en angles ; un menton carré, des pommettes pointues, un nez presque en triangle, une bouche extrêmement mince ; une face pleine de petites rides, partout, qui fuient vers le haut. Il a une barbe d'une semaine au moins et plusieurs coupures sans gravité, causées par la fenêtre et qui d'ailleurs ne saignent plus. Il est assis, mais je ne l'imagine pas très grand. Il est presque maigre. À la télé, il me semblait plus gras...

Et, évidemment, il y a ses yeux. Je me souviens que, sur ses photos, son regard était étonnant : étincelant, vivant, plein d'énergie et d'intelligence, des yeux noirs qui tranchaient sur le reste de son visage somme toute assez banal. Mais en ce moment, ses yeux ne séduiraient personne. Ils sont absents, vides, sans émotion, des yeux qui me sont familiers, que j'ai vus tant de fois chez les catatoniques. Un regard qui, la première fois, fait froid dans le dos tant il représente le néant.

En réalité, j'ai l'impression d'avoir devant moi un « cas » parmi tant d'autres, sans rien de surprenant ou de nouveau. Sauf ses mains. L'absence de ses doigts me fascine.

Et puis, il s'agit de Thomas Roy, tout de même... Nous n'avions jamais reçu de personnalités à l'hôpital. Et avouons-le franchement : de me trouver ainsi face à lui, même si je n'ai jamais lu un de ses livres, me chatouille un peu le creux de l'estomac. Mais rien de comparable à l'excitation de Jeanne.

Cette dernière est d'ailleurs plus calme, tout à coup. Elle l'observe en silence, minutieusement. Son attitude professionnelle est revenue. À preuve, elle demande, la voix parfaitement calme et égale :

— Monsieur Roy, je suis le docteur Marcoux. Voici mon collègue le docteur Lacasse. Vous me comprenez ?

Aucune réaction de l'écrivain. Il continue à fixer le vide, la bouche légèrement entrouverte, le visage dénué d'émotion, ses moignons bandés sagement posés sur ses cuisses...

Jeanne consulte rapidement le dossier, puis marmonne :

— Pas un mot depuis qu'on l'a trouvé chez lui.

Nous l'observons encore quelques instants. Roy est si immobile qu'on dirait une sculpture.

Je hausse les épaules et me dirige vers la sortie. Jeanne me suit et, dans le couloir, me questionne.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Comment, qu'est-ce que je fais ? Je vais travailler ! Roy est ton patient, pas le mien...

— Ses doigts coupés... C'est terrible, non ?

— C'est impressionnant, en effet... Mais j'ai déjà vu des personnes en pleine crise psychotique s'affliger des mutilations bien pires que de se couper les doigts...

Je m'assure que le couloir est vide, puis raconte :

— Il y a dix ans, une femme à Léo était allée aux toilettes et s'était mise à hurler comme si on la tuait. Quand on a ouvert la porte, elle était en train de se déchiqueter le vagin avec les ongles. Elle disait que le Diable était entré en elle par cet endroit et qu'elle

devait le faire sortir. Il y avait du sang partout, Jeanne. Elle s'arrachait le sexe à pleines mains et en éclaboussait les murs.

Jeanne s'est assombrie. L'histoire est répugnante, c'est vrai, mais je l'utilise toujours pour remettre les pendules à l'heure.

— Tu débutes, Jeanne. Tu vas en voir, des cas éprouvants... Même ici, à Sainte-Croix, il nous arrive des histoires pas toujours jojo...

Mon petit sermon fait paternel, mais tant pis. Je n'en pense pas moins ce que je dis.

— Ça, c'est en admettant que Roy se soit coupé les doigts lui-même, remarque-t-elle.

— C'est le rapport de police qui va nous le dire.

Je regarde de nouveau autour de moi, mal à l'aise de discuter d'un cas professionnel en plein milieu du couloir. J'oriente donc le sujet vers quelque chose de moins privé.

— Je n'en reviens pas que toi, tu aimes les romans d'horreur !

— Roy n'écrit pas des romans d'horreur, Paul. Il écrit l'Horreur avec un grand H ! C'est pour ça qu'il est si adulé, c'est pour ça qu'il est traduit à travers le monde, c'est pour ça qu'il est l'écrivain le plus populaire de l'histoire du Québec : il a une façon unique de décrire l'horreur ! Bon Dieu, Paul, je te jure que ses romans sont vraiment terrifiants ! Vraiment !

Elle s'approche d'un pas et prend un air de confiance.

— J'ai beau être psychiatre, j'ai beau connaître les mécanismes de la pensée humaine, je tombe dans le piège à chacun de ses livres : je suis prise jusqu'à la dernière page, comme si j'avais seize ans ! Je te jure, je suis incapable de lire ses romans le soir. Incapable ! La dernière fois que j'ai essayé, j'ai eu la frousse comme jamais je ne l'avais eue... Il a le tour de nous faire entrer dans des choses insoutenables... Ses

descriptions sont tellement détaillées... Et l'ambiance, Paul, l'ambiance de ses histoires...

Elle réprime un frisson et conclut, le plus sérieusement du monde :

— Je n'ai jamais rien lu de pareil.

Je me contente de secouer la tête, vaguement déconcerté. Étonnant, quand même, l'engouement que les gens ressentent pour l'horreur ! Comment peut-on avoir envie de lire un roman qui déclenche un sentiment qu'on devrait, de prime abord, vouloir éviter ? Pourtant, les faits sont là : Thomas Roy vend des millions de livres dans le monde. Cela m'échappe totalement.

Et Jeanne ! La délicate et paisible Jeanne qui lit ça !

— Alors, tu comprends, poursuit-elle, de retrouver le maître de l'horreur défenestré, les doigts tranchés par une cisaille de bureau... C'est un peu spécial...

— Pas plus que si c'était arrivé à un mécanicien, à un boxeur ou à un chômeur, Jeanne. Pas plus.

— Je sais, admet Jeanne avec un petit sourire. Je trouvais juste le hasard frappant. Mais ne t'inquiète pas : je suis une fan, pas une fanatique...

Je lui fais signe de se taire. Un patient s'approche de nous.

— Docteur Lacasse...

C'est le jeune Édouard Villeneuve. Il me regarde de ses yeux éternellement inquiets.

— Vous êtes supposé venir me voir, aujourd'hui, hein docteur Lacasse ?

— Oui... Oui, Édouard, j'y vais dans quelques minutes...

Je traite Édouard depuis six ans. Ces derniers mois, il vivait dans sa famille d'accueil, sans problème, puis, paf ! il est entré à l'hôpital, il y a quelques jours, en pleine crise de paranoïa. Rechute catastrophique.

— Vous m'oubliez pas, hein, docteur Lacasse ?

Je me tourne vers Jeanne.

— Écoute, j'ai ma tournée à faire... On en reparle ?

Nous nous saluons, puis je m'éloigne en compagnie d'Édouard.

Je passe la matinée à voir mes patients. Édouard a encore des tendances parano aiguës. Je songe à augmenter sa médication. Il va sûrement devoir rester ici quelques semaines. Julie Marchand, une autre jeune dans la vingtaine, continue à se maquiller à outrance. Elle est convaincue qu'on va lui offrir un rôle dans un film et m'accuse de m'interposer entre le producteur et elle. Jean-Claude Simoneau ne va pas trop bien non plus. La semaine dernière, il s'était pourtant calmé, mais voilà qu'il recommence à donner des messages aux infirmières pour qu'elles les envoient secrètement à la GRC. De plus, il persiste dans son idée que Nathalie Girouard, notre ergo, est une espionne qui s'est infiltrée dans l'hôpital afin de l'éliminer. Je lui ai parlé un peu plus longtemps qu'aux autres, jusqu'à ce qu'il paraisse relativement calme. Mais à la fin, alors que je marchais vers la porte, il m'a glissé un message dans la main en murmurant :

— Envoyez ça rapidement au gouvernement. Ils comprendront.

Les autres étaient plutôt stables. Même Louise Choquette, qui me boude presque continuellement, m'a fait un beau sourire en me demandant comment allait mon garçon (et pour la dixième fois, je lui ai dit que je n'avais pas de garçon, mais deux filles.). Elle semblait même plus jeune que ses cinquante ans. Encourageant.

Bref, ma petite tournée de routine se termine vers onze heures trente. Tandis que je monte à mon bureau au cinquième, je me dis que je vais faire un détour par celui de Jeanne. Elle doit avoir aussi terminé sa tournée et je décide de l'inviter à dîner.

Elle n'est pas à son bureau. Je m'informe auprès de sa secrétaire.

— Oui, elle a fini sa tournée, me répond-elle, mais elle s'est absentée pour une heure ou deux. Si on doit la rejoindre, elle a dit qu'elle était à cette adresse.

Et elle me tend un papier sur lequel je peux lire : *3241 Hutchison, Outremont*. Outremont, Hutchison... Ça me dit quelque chose. Je comprends soudain : cette petite écervelée s'est précipitée au condo de Roy ! Pour y faire quoi, Dieu seul le sait !

Elle dépasse les bornes. Je décide aussitôt d'aller la chercher et de la ramener illico, avant qu'elle se couvre de ridicule.

Vingt minutes plus tard, je me stationne devant un immeuble luxueux. Sur le trottoir, en levant la tête, je peux voir une fenêtre cassée : celle du condo de Roy. Puis, je baisse les yeux vers l'asphalte, approximativement à l'endroit où l'écrivain se serait écrasé s'il avait complètement traversé la fenêtre. Sûr qu'il se tuait.

J'entre dans l'immeuble. Dans le petit escalier bien entretenu, je croise deux policiers qui descendent en discutant. J'en déduis que la police enquête toujours dans l'appartement et Jeanne est venue voir où en était l'investigation. Je soupire de lassitude. Je l'imagine en train de se présenter aux policiers : « Je suis la psy de Thomas Roy et je viens aux renseignements. » Ridicule !

J'arrive devant la porte numéro 3241. Elle est ouverte. J'entre dans un salon coquet, de bon goût et richement décoré. Deux hommes en complet et cravate discutent. Je m'approche, me présente. Ils me dévisagent longuement. Deux psychiatres la même journée, ils vont en avoir un infarctus ! Je me sens grotesque et ma colère vis-à-vis de Jeanne s'en trouve décuplée.

— Votre collègue est dans le bureau, là-bas... Coudon, c'est nouveau, ça, les psy qui se déplacent ?

J'ignore la remarque et pénètre dans la pièce du fond.

Si le salon de l'appartement est propre et rangé, le bureau donne l'impression d'avoir été visité par une

tornade. Le plancher est jonché de feuilles, de bibelots, de débris de toutes sortes. Sur les murs, les cadres sont tous de travers. Dans un coin, la bibliothèque a été saccagée et presque tous les livres gisent par terre, lamentables. Contre l'un des murs de côté, le bureau proprement dit est recouvert de feuilles de papier, de crayons et de livres, tout cela dans un fouillis terrible. Au milieu de cet amoncellement se dresse l'ordinateur, miraculeusement épargné. Il est toujours allumé et, de loin, je discerne du texte sur l'écran cathodique. Il y a quatre autres personnes dans le bureau. Deux d'entre elles ramassent les débris sur le sol et les déposent dans des sacs. Un troisième homme, un quadragénaire en costume trois pièces, est en train de discuter avec Jeanne. Je m'approche le plus discrètement possible, prends ma collègue par le bras et murmure :

— Bon. On en a assez vu, hein, docteur Marcoux ? Qu'est-ce que vous diriez de revenir à l'hôpital, avec moi, et d'attendre que la police nous envoie son rapport ?

— Paul ! s'exclame Jeanne. Tu es venu me rejoindre ! (Je grimace. Pour la discrétion, on repassera...) Je te présente le sergent détective Goulet. C'est lui qui s'occupe de l'enquête. Sergent, je vous présente mon collègue, le docteur Lacasse.

Goulet me tend une main que je serre à contrecœur, tout en décochant un regard noir à Jeanne.

— Enquête, c'est vite dit, précise Goulet. En fait, j'ai l'impression qu'on va clore ce dossier aujourd'hui pis que le reste, ça va être à vous de le découvrir.

Sa remarque m'intrigue et, en le regrettant presque, je demande :

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, depuis deux jours, on a pris des empreintes un peu partout. Les seules qu'on a trouvées, c'est les siennes. Aucune autre. En plus, il y a une caméra vidéo dans l'entrée de l'immeuble. On a

regardé la cassette. Personne n'est entré ni sorti du bloc entre minuit et six heures du matin dans la nuit de dimanche à lundi. À part les policiers, évidemment. C'est le sergent Caron qui a défoncé la porte de monsieur Roy. Elle était verrouillée de l'intérieur, et elle avait une chaînette de sécurité. Même chose pour la porte-fenêtre, qui donne sur la galerie. Comment un agresseur aurait-il pu verrouiller deux portes de l'intérieur après être sorti de l'appartement ?

— Donc, sergent, vous en concluez... ? fait Jeanne tout en me regardant.

Il est clair qu'elle connaît la réponse, mais elle veut que Goulet la répète pour moi. C'est inutile. J'ai déjà parfaitement compris. Néanmoins, Goulet hausse les épaules et dit :

— Ben, ç'a tout l'air que Roy a voulu se suicider.

— Et les doigts ? demande ma collègue.

— Il se les est coupés avant de se jeter contre la fenêtre.

— Vous êtes sûr ?

— Venez voir...

Il marche vers la table de travail, suivi de Jeanne. Je le suis aussi en soupirant intérieurement. Au point où nous en sommes, aussi bien écouter le raisonnement de Goulet jusqu'au bout... mais aussitôt revenus à l'hôpital, Jeanne va m'entendre !

À côté de l'ordinateur, il nous montre le massicot. La grande lame est abaissée contre le plateau ; il y a beaucoup de sang tout autour. Goulet désigne l'avant du plateau, là où il y a le plus de sang.

— On a découvert les dix doigts ici, juste devant la lame, bien rangés en ligne.

Puis, il désigne le levier de la lame.

— Sur le levier, il y a quelques empreintes de la main droite de Roy. Pis aussi quelques gouttelettes de sang. Pourtant, il n'y a aucune raison que du sang ait giclé sur le levier, qui se trouve derrière.

Goulet se met les mains dans les poches et explique avec le même air nonchalant :

— Roy s'est d'abord coupé les doigts de la main gauche en s'aidant de sa main droite. Ensuite, il s'est coupé les doigts de la droite en utilisant sa main charcutée pour abaisser le levier.

Nous regardons le sergent longuement, Jeanne et moi. Nous devons avoir l'air un peu ahuri. Même si j'ai déjà vu plusieurs automutilations, l'interprétation de Goulet me secoue un peu.

— C'est la seule explication, ajoute le policier.

Mes yeux reviennent au massicot. J'essaie d'imaginer Roy plaçant les doigts de sa main gauche sous la lame, abaissant d'un coup sec le levier... puis, après cette terrible mutilation, plaçant son autre main sous la lame et se servant de son moignon ensanglanté et douloureux pour répéter l'acte horrible. Je ne peux m'empêcher de frissonner.

— Et c'est sûr qu'il s'est coupé les doigts après avoir tout cassé dans la pièce, sinon on aurait retrouvé du sang sur les murs et les livres. On en a retrouvé une certaine quantité sur le sol devant son ordinateur, mais pas sur l'appareil comme tel.

Goulet croise les bras et, méthodique, énumère les faits :

— Donc, dans l'ordre, il s'est passé à peu près ça : Roy était en train d'écrire sur son ordinateur, il a piqué une crise durant laquelle il a tout cassé, il s'est ensuite coupé les doigts, il est retourné devant son ordinateur (pour y faire quoi, je le sais pas) pis finalement, il s'est lancé contre la fenêtre, dans l'intention, j'imagine, de passer à travers. Mais il s'est coincé et il a perdu connaissance. Et depuis, d'après ce que vous m'avez raconté, docteur Marcoux, il a pas dit un mot.

— Pas un seul.

— Alors, voilà.

Jeanne regarde de nouveau la lame pleine de sang. Elle blêmit soudain et pose les mains sur son ventre distendu.

— Il faudrait que j'aille à la salle de bain...

— Le sang vous incommode, docteur ?

Jeanne a un faible sourire d'excuse :

— Normalement non, mais disons que mon métabolisme est moins tolérant depuis que je suis enceinte...

J'esquisse un sourire, tandis que Goulet, d'un air entendu, l'accompagne hors de la pièce.

Seul, je ne sais trop quoi faire. Les deux autres individus continuent leur travail, sans s'occuper de moi. Machinalement, je jette un coup d'œil vers l'écran de l'ordinateur, recouvert de texte. Je mets mes lunettes et lis les deux dernières phrases :

« Il se dirigeait vers le rendez-vous ultime. Même avec son revolver, il passait inaperçu, et ce, grâce à son »

La phrase était incomplète.

J'observe le clavier de l'ordinateur. Je remarque qu'il y a des petites marques noires sur plusieurs touches, comme des rayures minuscules. L'usure, j'imagine. Puis, j'observe le désordre autour de l'ordinateur : les papiers, les disquettes... Un crayon à mine semble flotter parmi tout ce fatras. Distraitement (sans penser que la police ne serait peut-être pas d'accord), je le prends. Près de l'extrémité où se trouve la gomme à effacer, le crayon est presque coupé en deux. Je l'examine de plus près : des traces de dents. Je souris. Un autre qui a l'habitude de mordiller ses crayons. Sauf que, dans ce cas, on dirait carrément l'œuvre d'un castor...

Lorsque je viens pour redéposer le crayon sur le bureau, mon mouvement est stoppé par quelqu'un qui me tire le bras : Jeanne est de retour, et même si elle est encore un peu pâle, son excitation est revenue :

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— J'en pense qu'on parlera de ça entre nous et qu'on devrait partir d'ici tout de suite.

Goulet s'approche, les mains dans les poches.

— En tout cas, en ce qui nous concerne, l'enquête est finie. Aucun agresseur, juste une tentative de suicide. Pourquoi il a piqué une crise, pourquoi il s'est coupé les doigts, ça, c'est votre job de le découvrir...

Il montre l'ordinateur du menton.

— C'est pour ça qu'on n'a pas encore fermé l'ordinateur. On veut enregistrer tout le texte sur disquette, avant. Roy était en train d'écrire quand il a voulu se tuer... Ça a peut-être un rapport, pis ça pourrait peut-être vous aider à mieux comprendre ce qui s'est passé... Je veux dire, ce qui s'est passé dans sa tête. D'ailleurs, si vous avez besoin d'aide...

Il sort une carte et nous la tend. Je le remercie et la range dans mon veston. Goulet nous examine alors une ou deux secondes et un semblant de surprise traverse son regard terne.

— D'ailleurs, c'est ben la première fois que je vois des psychiatres venir sur les lieux de l'enquête... C'est une nouvelle méthode ?

— Non, non... Un excès d'enthousiasme, tout simplement, dis-je froidement en prenant Jeanne par le bras. On s'en va. Merci, sergent. Si on a besoin de renseignements supplémentaires, notre travailleuse sociale entrera en contact avec vous...

Jeanne veut répliquer, mais, à mon expression, elle comprend qu'elle en a assez fait et, sans un mot, se laisse entraîner vers la sortie.

Nous descendons les marches en silence. Dehors, Jeanne jette un coup d'œil à la fenêtre brisée, puis se dirige vers sa voiture. Je lui lance alors :

— À l'hôpital, viens à mon bureau. Il faut que je te parle.

Elle n'émet aucune objection. Je crois qu'elle devine parfaitement ce qui l'attend. On dirait une petite fille qui sait qu'elle va se faire réprimander par son père.

En montant dans ma voiture, je réalise que je tiens toujours le crayon pris sur le bureau de Roy. J'ai dû oublier de le remettre en place. Je le range distraitemment dans la poche de mon veston et n'y pense plus.



— As-tu perdu la tête, Jeanne Marcoux ?

Elle vient à peine d'entrer que je lui lance cette phrase sans ménagement. Moi, je suis debout, les bras croisés, les fesses appuyées contre mon bureau. Je ne crie pas, bien sûr, mais mon ton est assez dur et assez élevé pour que Jeanne me dévisage, vraiment étonnée.

— Voyons, Paul, pourquoi tu...

— Ton enthousiasme juvénile devant Nicole et moi, ça peut passer. Mais aller à l'appartement de Roy ! Bon Dieu, Jeanne, t'es psychiatre, pas détective !

— Aller sur le terrain pour comprendre les agissements d'un patient, ça se fait, non ?

— C'est à notre travailleuse sociale de faire ça, Jeanne, tu le sais très bien ! T'aurais pu déléguer Josée pour ce travail et elle l'aurait très bien exécuté !

Jeanne lève les bras et soupire, un peu agacée.

— OK, j'ai eu un accès de zèle ! Je suis désolée ! On n'en fera pas un drame, hein, papa ?

Elle me lance un sourire malicieux. Je reste de marbre, les deux mains appuyées sur mon bureau derrière moi.

— C'est la première fois que je te vois agir comme ça, Jeanne.

— C'est la première fois que je dois traiter Thomas Roy aussi, se justifie-t-elle, mais sans conviction, comme si elle savait très bien qu'elle n'avait pas d'excuses.

— Justement, tu fais du contre-transfert.

— Paul, voyons !

Je lève une main et poursuis calmement :

— Tu admires beaucoup Thomas Roy, et manifestement ça t'empêche de prendre la distance nécessaire pour t'occuper de son cas de façon parfaitement objective...

Elle me regarde enfin.

— Et tu sais que j'ai raison, Jeanne. Ton comportement de ce matin est assez révélateur là-dessus.

Jeanne se mordille les lèvres, le visage empourpré. Elle ouvre la bouche, mais je lève la main :

— Avant de dire quoi que ce soit, réfléchis deux secondes : ce n'est pas la *fan* qui doit répondre, mais la psychiatre.

Elle referme la bouche, réfléchit, l'ouvre de nouveau, puis la referme en grimaçant. Je devine quel genre de dilemme se joue en elle et j'ignore si je dois ressentir de la compassion ou de l'amusement.

Elle finit par soupirer, d'un air résigné et triste à la fois.

— Ah, merde !... T'as raison, Paul, je le sais bien... Je ne peux pas m'occuper de Roy, ça... ça me touche trop...

Je hoche la tête, satisfait. Je me sens soudain fier de Jeanne. Je n'en attendais pas moins de la professionnelle que je côtoie depuis un an et demi.

— Tu le prends ou tu le donnes à Louis ? me demande-t-elle, encore toute piteuse.

Je hausse les épaules, déjà résigné.

— Louis entre seulement demain... Et puis, j'ai déjà beaucoup de renseignements sur Roy.

Et je lui fais un clin d'œil, pour bien lui montrer que je ne lui en veux pas. Elle sourit légèrement. L'atmosphère s'adoucit. Papa et sa grande fille se réconcilient.

— Un patient de plus à ton *caseload*, mon Paul...

— Ouais... Mais tu m'en dois une, toi...

— Juste une chose, Paul... Permits-moi de... disons de suivre le cas de loin, avec toi... De façon informelle... Tu me tiens au courant, disons...

Elle est tout simplement adorable. C'est à mon tour de sourire.

— Ai-je le choix ?

— Pas vraiment...

— Dans ces conditions...

— Merci, Paul.

Elle semble vraiment contente de ce compromis. Cela me fait plaisir aussi. Elle se lisse les cheveux, signe qu'elle est prête à se remettre au travail. Elle s'assoit dans un fauteuil et me demande :

— Bon. Qu'est-ce que tu en penses ?

Je vais à mon tour m'asseoir derrière mon bureau.

— Son retrait du monde pendant six mois est un symptôme certain de dépression. Et un écrivain qui se coupe les doigts, ça ne peut vouloir dire qu'une chose : il ne veut plus écrire. Pas besoin d'être Freud pour comprendre ça...

— Peut-être bien, mais moi, j'aimerais comprendre pourquoi il a pris la peine de se couper les doigts s'il voulait se suicider. Je n'arrive pas à concevoir ça. Pourquoi avoir fait les deux ?

— Peut-être qu'au départ il ne voulait pas mourir. Juste se couper les doigts.

— Pas très logique, murmure Jeanne, à moitié convaincue.

— Parce que tu penses qu'on traite des gens logiques, ici ?

Elle soupire en se levant :

— Bon. De toute façon, il est trop tôt pour avancer quoi que ce soit, hein ? Quand Roy recommencera à parler, on pourra voir plus clair... Pour l'instant, je dois partir. J'ai rendez-vous à treize heures trente à l'université...

— Mouais... Moi, je vais aller prendre une bouchée rapidement... Je voulais t'inviter, mais on se reprendra.

— On se voit jeudi au *Maussade* ?

— Bien sûr...

Nous nous séparons. Avant de partir, je fais un détour par la chambre numéro neuf. Aucun changement chez Roy. Il est toujours dans son lit, sauf que cette fois il est étendu sur le dos, fixant sans expression le plafond. Sûrement une infirmière qui l'a placé ainsi.

— Vous êtes mieux couché, monsieur Roy ?

Aucune réponse. Je décide de mettre mes lunettes pour mieux examiner son regard. En fouillant dans la poche de mon veston, je sens quelque chose de long et dur sous mes doigts et le sors : c'est le crayon rongé que j'ai pris distraitemment chez Roy.

Une drôle d'idée me traverse alors l'esprit. Sans trop savoir pourquoi, je m'approche de l'écrivain et, doucement, je lui glisse le crayon entre les lèvres. Il se laisse faire, sans me regarder. Je l'étudie une ou deux minutes ainsi, le crayon dans la bouche. Son image semble vouloir me dire quelque chose. Bien sûr, il rongerait son crayon, ce qui explique les marques de dents ; mais il y a autre chose, je ne sais pas quoi. Je l'étudie encore quelques secondes en frottant ma barbiçhette, puis, me traitant d'idiot, je reprends le crayon et le jette dans la poubelle.

— J'aimerais vous aider, monsieur Roy... Vous pouvez me faire confiance, vous savez...

Toujours rien. Je tente une ou deux autres approches, sans résultat. J'observe ses mains bandées. Se couper les doigts et tenter de se tuer ensuite... Curieux. Quand les journalistes vont apprendre que le célèbre écrivain est ici, ça va être le branle-bas de combat. Je soupire en songeant à ce brouhaha qui ne saurait tarder et, enfin, je sors.



L'après-midi, alors que je reçois mes patients externes dans mon bureau, le coup de téléphone que je redoutais se manifeste vers quinze heures.

— Les journalistes, annonce tout simplement Jacqueline à l'autre bout du fil, d'une voix froide.

Je ferme les yeux quelques instants. J'ignore d'où ils tiennent leurs tuyaux, ceux-là, mais ils finissent toujours par tout savoir.

— Je vous rejoins dans dix minutes.

Je termine la consultation, puis je descends au Noyau. Je marche vers la porte d'accès avec l'enthousiasme d'un galérien qui effectue sa première traversée de l'Atlantique. Lorsque je me retrouve dans le couloir, j'aperçois les journalistes. Trois. C'est moins grave que je ne le craignais, ils ne sont pas encore tous au courant. Ils s'entretiennent orageusement avec Jacqueline qui, derrière son bureau de la réception, ne semble pas impressionnée le moins du monde. Ils doivent lui demander pourquoi ils n'ont pas le droit d'entrer dans l'aile psychiatrique, protester que c'est contre les droits du public, et ainsi de suite. Bande de vautours...

— Je peux vous aider, messieurs ? je demande calmement en franchissant la porte.

Ils me dévisagent tous les trois. L'un d'eux (cheveux frisés blonds, air arrogant) m'interroge sans préambule :

— Êtes-vous le responsable de l'aile psychiatrique ?

— Je suis un des psychiatres qui y travaillent, le docteur Paul Lacasse.

— Vous soignez Thomas Roy ?

Cette fois, c'est un petit gros à lunettes qui a parlé. Il a le souffle court, comme s'il venait de courir le Marathon de Montréal. J'hésite une seconde.

— Oui, c'est moi.

— Qu'est-ce qui est arrivé à Thomas Roy, au juste ? demande Blondinet.

— Depuis quand il est ici ? renchérit Petit-Gros.

— C'est grave ? (Blondinet)

— A-t-il commis un délit ? (Petit-Gros)

— Pourrais-je savoir à qui j'ai affaire ? dis-je toujours calmement, mais plus sec.

— Joseph Fraser, *La Presse*, se présente Blondinet.

— Paul Sirois, *Dernière Heure*, fait Petit-Gros.

Je me tourne vers le troisième, qui n'a pas encore dit un mot. Il est grand, il a les cheveux noirs et une barbe de la même couleur, bien taillée. Il sort une cigarette de sa poche de chemise et la porte à ses lèvres. Le visage neutre, il se présente :

— Charles Monette, *Vie de Stars*.

Je hoche la tête. Le magazine le plus potineux en ville. Celui dont je me sers pour garnir le fond de la litière de mon chat. Même si je n'ai pas de chat.

— Vous ne pouvez pas fumer ici, monsieur Monette. Comme dans n'importe quel hôpital, d'ailleurs.

— Ho!

Il remet la cigarette dans sa poche et sa barbe se fend d'un large sourire.

— J'oubliais...

Je le considère une seconde. Son sourire m'est franchement désagréable. Un sourire de rapace qui en a vu d'autres et qui ne lâche jamais les morceaux de viande qu'il réussit à happer.

Je m'adresse aux trois hommes :

— Messieurs, vous savez parfaitement que je ne peux rien dire sur le cas de monsieur Roy.

— Vous confirmez donc qu'il est ici ? demande Sirois de sa voix d'asthmatique.

— Oui, il est ici. Mais vous n'en saurez pas plus.

— On peut le voir ?

C'est Monette qui a demandé cela. Calmement. *Relax*.

— Absolument pas.

Il ne réagit pas, comme s'il s'attendait à cette réponse. Il me sourit de nouveau :

— Parfait. Je vous remercie, docteur Lacasse.

Et il s'éloigne d'un pas égal. Je n'aime pas cet homme. C'est clair et net.

— Je vous conseille d'imiter votre collègue, messieurs, je ne vous confierai rien de plus.

Ils protestent. J'en profite pour me pencher vers Jacqueline et lui murmurer :

— S'ils ne sont pas partis d'ici cinq minutes, appelez la sécurité.

Elle me fait signe qu'elle a bien saisi. Je me tourne vers la porte sous un tollé de protestations que j'ignore magistralement. J'entre et, une fois la porte refermée derrière moi, je soupire longuement.

Je retourne à mon bureau.



Je termine ma journée vers seize heures quinze et, avant de partir, je rédige un mémo. Comme je ne reviens que jeudi et que ce sera la réunion interdisciplinaire hebdomadaire, je donne une série d'instructions pour demain, mercredi. Un : je charge Nathalie Girouard, notre ergothérapeute, d'examiner l'écrivain demain et de dresser un premier rapport. Deux : je demande à Josée, notre travailleuse sociale, de faire une petite recherche sur Roy. Je lui suggère d'entrer en contact avec Goulet si elle veut aller au condo de Roy et inscris le numéro du sergent détective. Aucun médicament pour l'instant. Je donne le mémo à Nicole et sors de l'aile psychiatrique.

Tandis que je marche vers ma voiture garée dans le stationnement intérieur de l'hôpital, j'entends une voix derrière moi :

— Je me disais bien, aussi, qu'un psy ne devait pas finir sa journée à cinq heures...

Je me retourne. Entre les voitures, un barbu marche vers moi. Je le reconnais rapidement. Ce sourire détestable, cet air calme et contrôlé... C'est Monette, de *Vie de Stars*.

— Remarquez, ça fait mon affaire. Ça me fait moins long à attendre...

Une vague de découragement et de colère me submerge. Ce petit minable m'a attendu pendant plus

d'une heure dans le stationnement en espérant me soutirer des renseignements ? Cela me paraît à peine croyable. Immobile, je le regarde approcher. Lorsque je lui parle, ma voix est toujours calme mais froide :

— Monsieur Monette, j'ai bien peur que vous ayez attendu tout ce temps pour rien. Je n'en dirai pas plus que tout à l'heure.

Il s'arrête devant moi et sort une cigarette en me demandant, moqueur :

— Ici, je peux ?

Je ne me donne pas la peine de répondre, légèrement piqué. Il m'en tend une. Je refuse de la tête. Je suis fumeur, mais il est hors de question que j'accepte quoi que ce soit de lui. Il allume, prend son temps pour une bonne bouffée, la rejette longuement. Je suis sur le point de poursuivre mon chemin, agacé par ses petits airs, lorsqu'il se lance :

— Écoutez, j'irai pas par quatre chemins. Je suis en train d'écrire un livre sur Roy... Et, franchement, j'avoue que ça m'aiderait de savoir ce qui lui est arrivé. Pour mon livre, vous comprenez ?

— Désolé, mais il n'y a pas d'exception. Aucune information ne peut sortir de l'hôpital, vous devriez comprendre ça...

Monette fait un petit signe d'assentiment, mais il ajoute :

— Je sais bien, mais... On pourrait peut-être s'entraider... Pour mon livre, j'ai ramassé beaucoup de renseignements sur Roy. On sait jamais, ça pourrait vous aider pour le soigner...

Je le considère en haussant les sourcils, soudain amusé. Il adopte un petit air « mystérieux-de-film-policier » et je ne peux m'empêcher de le trouver totalement grotesque. Monette doit avoir dans le début de la quarantaine et il a sûrement travaillé pour *Vie de Stars* toute sa vie. Il doit encore rêver d'un article sensationnel qui le hissera au rang des vrais journalistes,

qu'il envie et qu'il méprise par jalousie. En attendant, il se donne un air dur pour se faire croire qu'il est dans le coup. J'imagine que cela doit fonctionner à l'occasion. Tout à l'heure, par exemple, dans l'hôpital, son silence et son air assuré m'ont fait une certaine impression. Désagréable, mais c'est sûrement ce qu'il cherchait. Maintenant toutefois, dans le stationnement, avec sa cigarette et ses allusions bon marché, il est plutôt risible. Avec une pointe de moquerie que je n'essaie même pas de dissimuler, je réplique donc :

— Franchement, monsieur Monette, je ne crois pas que les potins concernant Roy puissent vraiment nous aider, je vous remercie...

Son sourire vacille, puis disparaît. J'ai touché juste. Je tourne les talons et m'éloigne, tandis qu'il lance dans mon dos, toujours très poli :

— Parfait, docteur... On en reparlera une autre fois...

— C'est ça, j'ajoute à voix basse.

Je rejoins ma voiture, y monte, et lorsque je me retrouve sur la route, Monette est déjà dans le dossier « oublié » de mon cerveau.



Je soupe seul, car Hélène m'a prévenu qu'elle ne terminerait pas sa journée avant dix-neuf heures. En ce moment, elle met le point final au montage du dernier documentaire qu'elle a tourné pour Radio-Canada : un reportage sur les handicapés physiques, un projet qui l'emballe beaucoup.

Lorsqu'elle arrive en soirée, elle m'embrasse avec fougue et sort de son sac à main une cassette vidéo qu'elle brandit avec fierté :

— Voilà ! Le montage final est terminé !

— Je vais pouvoir le regarder ce soir ?

— Oui ! Tout de suite, si tu veux !

— Bien sûr ! dis-je en faisant de mon mieux pour paraître aussi fébrile qu'elle.

Le fait de voir Hélène pratiquer son métier de réalisatrice avec tant d'enthousiasme souligne de façon encore plus amère mon marasme professionnel. Parfois, elle retient même son excitation devant moi en apercevant mon visage sombre et fade. Je me rends compte (surtout lorsque je soupe ainsi tout seul) que je suis un peu jaloux de ma femme, malgré tout ce que cette idée comporte de mesquinerie.

Deux minutes plus tard, nous sommes installés au salon, Hélène avec un sandwich vite fait, moi avec une bonne cigarette. Nous écoutons le documentaire tout en respectant le rituel du silence. En effet, chaque fois qu'Hélène me montre une de ses nouvelles réalisations, nous la regardons sans un mot et, à la fin seulement, je lui communique mes commentaires. Et je ne suis pas toujours tendre. Comme lorsqu'elle m'avait montré ce document sur les enfants de la rue, *Cul de Sac*. Je lui avais dit que je trouvais cela beaucoup trop moralisateur, mélo et sans véritable point de vue analytique. Elle avait respecté mon opinion, mais n'avait rien changé au documentaire. L'avenir lui avait donné raison : six mois plus tard, *Cul de Sac* gagnait un prix. Ce qui ne m'a pas empêché de continuer à le trouver trop bonbon.

Après les dix premières minutes, je suis plutôt positif. Le document nous présente bon nombre de handicapés vraiment mal en point, mais ne tombe jamais dans le pathos (après tout, peut-être Hélène s'est-elle souvenue de ma critique de *Cul de Sac*). Je regarde donc le document avec intérêt, tandis que je sens l'œil nerveux de mon épouse qui guette chacune de mes réactions, lorsqu'une scène déclenche soudain quelque chose en moi.

L'écran montre un adolescent paraplégique de dix-sept ou dix-huit ans. Il est assis devant un ordinateur, dans un fauteuil roulant, tandis que la voix de la narratrice explique :

« Pour Benoît, tout est question de volonté. Son handicap ne l'a jamais empêché de lire, d'étudier, et même d'écrire... »

La caméra montre en gros plan comment le dénommé Benoît saisit avec sa bouche une longue tige de plastique. Puis, contrôlant cette tige du bout des dents, il atteint les touches de son clavier avec l'autre extrémité. La caméra zoome sur l'extrémité de la tige qui enfonce avec une précision étonnante les touches.

Une association d'idées s'impose alors dans mon esprit. Je revois le crayon tout rongé de Roy, à côté de l'ordinateur... Les petites marques noires, sur les touches de son clavier... Des petits traits sombres...

— Ah ben, maudit !

Hélène pointe un doigt vers moi, réprobatrice.

— Paul ! Tu n'es pas supposé passer de commentaires avant la fin !

— Ce n'est pas ça, Hélène, c'est... c'est juste que... Arrête le vidéo, tu veux bien ?

Elle s'exécute, légèrement vexée.

— Devine qui a été admis à l'hôpital, aujourd'hui ?

Hélène est la seule personne de l'extérieur de l'hôpital à qui je parle de mes patients. Du moins, à qui je *parlais* de mes patients car je ne lui en parle plus vraiment. Comme je ne lui parle plus de mes journées en général. En fait, je ne lui parle plus beaucoup tout court.

Elle hausse les épaules, étonnée.

— Ça doit être important, pour que tu m'en parles...

— C'est un gros morceau, Hélène... Plus que jamais, je compte sur toi pour ne rien dire à...

— Paul, tu me connais depuis assez longtemps pour ne pas avoir à me répéter ça !

Elle a raison. Je sais que je peux compter sur sa discrétion. En vingt-sept ans de mariage, elle ne m'a jamais déçu sur ce point.

— Je te le jure, c'est une bombe...

Elle hausse les sourcils. Cette fois, elle est vraiment intriguée.

— Thomas Roy, dis-je enfin.

Il y a d'abord l'incrédulité, puis la surprise, et enfin les questions. Je lui raconte toute ma journée, sans rien omettre. Mon Dieu, depuis quand cela ne m'est-il pas arrivé ? Mais je le fais surtout pour elle : je savais que cette histoire l'intéresserait.

— C'est fou ! s'exclame-t-elle à la fin. Se couper les doigts, c'est épouvantable ! Surtout pour un écrivain !

— Oui... Et dans le documentaire, j'ai vu une scène qui m'a donné une idée, concernant Roy...

— C'est-à-dire ?

J'hésite en faisant un signe vague de la main.

— C'est un peu trop tôt pour en parler, peut-être que je me trompe complètement... mais...

Je regarde alors ma montre : vingt heures. Je me lève, vais au téléphone, fouille dans mon agenda professionnel puis compose un numéro.

— Allô ? fait une voix de femme.

C'est l'infirmière de soir, à l'aile psychiatrique. Je décline mon identité et lui demande d'ajouter une consigne au mémo que j'ai laissé à l'attention de Joséé Poitras.

— J'aimerais qu'elle apporte le clavier de l'ordinateur de monsieur Thomas Roy, pour l'*inter* de jeudi. Si possible.

J'entends l'infirmière répéter ma consigne, puis m'assurer que c'est noté. Je la remercie et raccroche.

Si Jeanne me voyait agir ainsi, elle dirait sûrement que je me laisse moi-même gagner par la fièvre du « cas Roy ». Mais elle aurait tort, car aussitôt cet appel terminé, je chasse complètement l'écrivain de mes pensées et, revenant au salon, propose à Hélène :

— Voilà ! Alors, on le continue, ce documentaire ?



PATRICK SENÉCAL...

... est né à Drummondville en 1967. Bachelier en études françaises de l'Université de Montréal, il a enseigné pendant plusieurs années la littérature et le cinéma au cégep de Drummondville. Passionné par toutes les formes artistiques mettant en œuvre le suspense, le fantastique et la terreur, il publie en 1994 un premier roman d'horreur, *5150, rue des Ormes*, où tension et émotions fortes sont à l'honneur. Son troisième roman, *Sur le seuil*, un suspense fantastique publié en 1998, a été acclamé de façon unanime par la critique. Après *Aliss* (2000), une relecture extrêmement originale et grinçante du chef-d'œuvre de Lewis Carroll, *Les Sept Jours du talion* (2002), *Oniria* (2004), *Le Vide* (2007) et *Hell.com* (2009) ont conquis le grand public dès leur sortie des presses. *Sur le seuil* et *5150, rue des Ormes* ont été portés au grand écran par Éric Tessier (2003 et 2009), et c'est Podz qui a réalisé *Les Sept Jours du talion* (2010). Trois autres romans sont présentement en développement tant au Québec qu'à l'étranger.



EXTRAIT DU CATALOGUE

Collection « Romans » / Collection « Nouvelles »

- | | | |
|-----|--|------------------------|
| 001 | <i>Blunt – Les Treize Derniers Jours</i> | Jean-Jacques Pelletier |
| 002 | <i>Aboli</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 003 | <i>Les Rêves de la Mer</i> (Tyraaël -1) | Élisabeth Vonarburg |
| 004 | <i>Le Jeu de la Perfection</i> (Tyraaël -2) | Élisabeth Vonarburg |
| 005 | <i>Mon frère l'Ombre</i> (Tyraaël -3) | Élisabeth Vonarburg |
| 006 | <i>La Peau blanche</i> | Joël Champetier |
| 007 | <i>Ouverture</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 008 | <i>Lames sœurs</i> | Robert Malacci |
| 009 | <i>SS-GB</i> | Len Deighton |
| 010 | <i>L'Autre Rivage</i> (Tyraaël -4) | Élisabeth Vonarburg |
| 011 | <i>Nelle de Vilvèq</i> (Le Sable et l'Acier -1) | Francine Pelletier |
| 012 | <i>La Mer allée avec le soleil</i> (Tyraaël -5) | Élisabeth Vonarburg |
| 013 | <i>Le Rêveur dans la Citadelle</i> | Esther Rochon |
| 014 | <i>Secrets</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 015 | <i>Sur le seuil</i> | Patrick Senécal |
| 016 | <i>Samiva de Frée</i> (Le Sable et l'Acier -2) | Francine Pelletier |
| 017 | <i>Le Silence de la Cité</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 018 | <i>Tigane -1</i> | Guy Gavriel Kay |
| 019 | <i>Tigane -2</i> | Guy Gavriel Kay |
| 020 | <i>Issabel de Qohosaten</i> (Le Sable et l'Acier -3) | Francine Pelletier |
| 021 | <i>La Chair disparue</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -1) | Jean-Jacques Pelletier |
| 022 | <i>L'Archipel noir</i> | Esther Rochon |
| 023 | <i>Or</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 024 | <i>Les Lions d'Al-Rassan</i> | Guy Gavriel Kay |
| 025 | <i>La Taupe et le Dragon</i> | Joël Champetier |
| 026 | <i>Chronoreg</i> | Daniel Sernine |
| 027 | <i>Chroniques du Pays des Mères</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 028 | <i>L'Aile du papillon</i> | Joël Champetier |
| 029 | <i>Le Livre des Chevaliers</i> | Yves Meynard |
| 030 | <i>Ad nauseam</i> | Robert Malacci |
| 031 | <i>L'Homme trafiqué</i> (Les Débuts de F) | Jean-Jacques Pelletier |
| 032 | <i>Sorbier</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 033 | <i>L'Ange écarlate</i> (Les Cités intérieures -1) | Natasha Beaulieu |
| 034 | <i>Nébulosité croissante en fin de journée</i> | Jacques Côté |
| 035 | <i>La Voix sur la montagne</i> | Maxime Houde |
| 036 | <i>Le Chromosome Y</i> | Leona Gom |
| 037 | (N) <i>La Maison au bord de la mer</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 038 | <i>Firestorm</i> | Luc Durocher |
| 039 | <i>Aliss</i> | Patrick Senécal |
| 040 | <i>L'Argent du monde -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2) | Jean-Jacques Pelletier |
| 041 | <i>L'Argent du monde -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2) | Jean-Jacques Pelletier |
| 042 | <i>Gueule d'ange</i> | Jacques Bissonnette |
| 043 | <i>La Mémoire du lac</i> | Joël Champetier |
| 044 | <i>Une chanson pour Arbonne</i> | Guy Gavriel Kay |
| 045 | <i>5150, rue des Ormes</i> | Patrick Senécal |
| 046 | <i>L'Enfant de la nuit</i> (Le Pouvoir du sang -1) | Nancy Kilpatrick |
| 047 | <i>La Trajectoire du pion</i> | Michel Jobin |
| 048 | <i>La Femme trop tard</i> | Jean-Jacques Pelletier |
| 049 | <i>La Mort tout près</i> (Le Pouvoir du sang -2) | Nancy Kilpatrick |
| 050 | <i>Sanguine</i> | Jacques Bissonnette |
| 051 | <i>Sac de nœuds</i> | Robert Malacci |
| 052 | <i>La Mort dans l'âme</i> | Maxime Houde |

053	<i>Renaissance</i> (Le Pouvoir du sang -3)	Nancy Kilpatrick
054	<i>Les Sources de la magie</i>	Joël Champetier
055	<i>L'Aigle des profondeurs</i>	Esther Rochon
056	<i>Voile vers Sarance</i> (La Mosaïque sarantine -1)	Guy Gavriel Kay
057	<i>Seigneur des Empereurs</i> (La Mosaïque sarantine -2)	Guy Gavriel Kay
058	<i>La Passion du sang</i> (Le Pouvoir du sang -4)	Nancy Kilpatrick
059	<i>Les Sept Jours du talion</i>	Patrick Sénécal
060	<i>L'Arbre de l'Été</i> (La Tapisserie de Fionavar -1)	Guy Gavriel Kay
061	<i>Le Feu vagabond</i> (La Tapisserie de Fionavar -2)	Guy Gavriel Kay
062	<i>La Route obscure</i> (La Tapisserie de Fionavar -3)	Guy Gavriel Kay
063	<i>Le Rouge idéal</i>	Jacques Côté
064	<i>La Cage de Londres</i>	Jean-Pierre Guillet
065	(N) <i>Treize nouvelles policières, noires et mystérieuses</i>	Peter Sellers (dir.)
066	<i>Le Passager</i>	Patrick Sénécal
067	<i>L'Eau noire</i> (Les Cités intérieures -2)	Natasha Beaulieu
068	<i>Le Jeu de la passion</i>	Sean Stewart
069	<i>Phaos</i>	Alain Bergeron
070	(N) <i>Le Jeu des coquilles de nautilus</i>	Élisabeth Vonarburg
071	<i>Le Salaire de la honte</i>	Maxime Houde
072	<i>Le Bien des autres -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
073	<i>Le Bien des autres -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
074	<i>La Nuit de toutes les chances</i>	Eric Wright
075	<i>Les Jours de l'ombre</i>	Francine Pelletier
076	<i>Oniria</i>	Patrick Sénécal
077	<i>Les Méandres du temps</i> (La Suite du temps -1)	Daniel Sernine
078	<i>Le Calice noir</i>	Marie Jakober
079	<i>Une odeur de fumée</i>	Eric Wright
080	<i>Opération Iskra</i>	Lionel Noël
081	<i>Les Conseillers du Roi</i> (Les Chroniques de l'Hudres -1)	Héloïse Côté
082	<i>Terre des Autres</i>	Sylvie Bérard
083	<i>Une mort en Angleterre</i>	Eric Wright
084	<i>Le Prix du mensonge</i>	Maxime Houde
085	<i>Reine de Mémoire 1. La Maison d'Oubli</i>	Élisabeth Vonarburg
086	<i>Le Dernier Rayon du soleil</i>	Guy Gavriel Kay
087	<i>Les Archipels du temps</i> (La Suite du temps -2)	Daniel Sernine
088	<i>Mort d'une femme seule</i>	Eric Wright
089	<i>Les Enfants du solstice</i> (Les Chroniques de l'Hudres -2)	Héloïse Côté
090	<i>Reine de Mémoire 2. Le Dragon de Feu</i>	Élisabeth Vonarburg
091	<i>La Nébuleuse INSIEME</i>	Michel Jobin
092	<i>La Rive noire</i>	Jacques Côté
093	<i>Morts sur l'Île-du-Prince-Édouard</i>	Eric Wright
094	<i>La Balade des épavistes</i>	Luc Baranger
095	<i>Reine de Mémoire 3. Le Dragon fou</i>	Élisabeth Vonarburg
096	<i>L'Ombre pourpre</i> (Les Cités intérieures -3)	Natasha Beaulieu
097	<i>L'Ourse et le Boucher</i> (Les Chroniques de l'Hudres -3)	Héloïse Côté
098	<i>Une affaire explosive</i>	Eric Wright
099	<i>Même les pierres...</i>	Marie Jakober
100	<i>Reine de Mémoire 4. La Princesse de Vengeance</i>	Élisabeth Vonarburg
101	<i>Reine de Mémoire 5. La Maison d'Équité</i>	Élisabeth Vonarburg
102	<i>La Rivière des morts</i>	Esther Rochon
103	<i>Le Voleur des steppes</i>	Joël Champetier
104	<i>Badal</i>	Jacques Bissonnette
105	<i>Une affaire délicate</i>	Eric Wright
106	<i>L'Agence Kavong</i>	Camille Bouchard

VOUS VOULEZ LIRE DES EXTRAITS
DE TOUTS LES LIVRES PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ALIRE ?
VENEZ VISITER NOTRE DEMEURE VIRTUELLE !

www.alire.com

SUR LE SEUIL
est le dix-septième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en mai 2011
pour le compte des éditions



« [...] PEU À PEU, VOUS DÉRAPEZ. ET C'EST LÀ L'ART DE PATRICK SENÉCAL : IL VOUS FAIT DÉRAPER, DE FAÇON TRÈS MÉTHODIQUE, DE FAÇON TRÈS FEUTRÉE, DANS UN TOUT AUTRE UNIVERS. »

SRC – Indicatif Présent

S U R L E S E U I L

Il se nomme Thomas Roy. C'est l'écrivain le plus adulé du Québec. Invité régulier des *talk-shows*, la parution de ses romans d'horreur est toujours un événement médiatique majeur. Or, voici qu'on le retrouve chez lui, horriblement mutilé et catatonique. Tentative de meurtre ou suicide manqué ?

Pendant que la police enquête, Roy est placé en observation dans un hôpital de Montréal. Paul Lacasse, le psychiatre qui traite l'écrivain, considère au départ le cas comme assez banal. La découverte de faits troublants l'oblige cependant à reconsidérer petit à petit son opinion.

Bientôt, ce sont toutes ses certitudes, tant personnelles que professionnelles, qui chancellent. Car, au-delà du drame de Roy, quelque chose de terrifiant se dévoile lentement, quelque chose d'inimaginable et aux conséquences monstrueuses...

Sur le seuil : un suspense d'une redoutable efficacité, écrit par celui que plusieurs considèrent déjà comme le maître du roman d'horreur québécois.

TEXTE INTÉGRAL



9 782896 153350

Extrait de la publication **15,95 \$**